

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

L'amour de Rome

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 33-38

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'AMOUR DE ROME

*Illi qui fuit mecum,
« animae dimidio meae ».*

Les stations de Carême nous ramènent le souvenir de Rome. Le souvenir de Rome est immortel. Il peut s'estomper dans les détails, mais l'impression générale s'en avive d'autant ; chaque fois que ce nom béni revient dans nos livres, nous ne pouvons que fermer les yeux sur l'éblouissante image intérieure et laisser la joie nous envahir.

Beaucoup de nos lecteurs ont visité Rome ou connaîtront ce bonheur. Deux de mes jeunes amis préparent un pèlerinage à bicyclette : c'est sans doute la manière la plus libre, la plus poétique, la plus riche, celle qui vous livrera le plus abondamment cette Italie d'azur et de feu, cette large palme sous le soleil du midi, où le rêve ne va pas se perdre dans des brumes indécises, mais s'épanouir dans un entrecroisement harmonieux de lignes claires et sonores.

Le plus important n'est pas le voyage ; tu te souviens de ces pèlerins romands que nous attendions un matin à la gare des Termini : le corps disloqué par les secousses

d'une guimbarde, le visage ravagé par une nuit sans sommeil, et pourtant radieux parce qu'ils touchaient pour la première fois le sol bien-aimé de Rome. N'allons pas revendiquer douloureusement une liberté extérieure le plus souvent chimérique, mais adaptons notre âme à la mélodie sereine des choses autour de nous ; préparons-nous à connaître et aimer la création comme elle nous est donnée ; ce n'est point de la domination, mais de l'intelligence docile que naîtront dans notre cœur l'amour et la joie. Il existe plusieurs manières de comprendre Rome. — Ou plutôt, il y a plusieurs manières de la visiter, mais une seule manière de la comprendre.

Te rappelles-tu ces philologues du nord éternellement debout au milieu des ruines, promenant leur monocle du Bædeker aux colonnes cassées, remplissant leurs calepins de notes et de croquis ? Ça vous revenait plus tard en de gros in-quarto pleins de remarques érudites dont la vue seule effarouchait notre mémoire ; et si nous avions le malheur de les lire, de toute la beauté de Rome il ne restait que poussière. De quoi ces illustres savants retireraient une grande gloire, car « ce qui est perdu pour les héros et pour les saints est gagné pour les docteurs »¹.

Tu n'as pas oublié non plus l'historien qui nous conduisait à travers les voies romaines, les tombeaux, les forums et les aqueducs et qui ne cessait de répéter, le visage transfiguré d'admiration : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » Si nous lui demandions pourquoi, il nous faisait la réponse de Coquelet : « C'est beau parce que c'est vieux ! » Encore une fameuse méthode. On ne va pas à Rome pour se pâmer devant des choses vieilles, mais pour contempler une beauté plus vivante que jamais.

¹ Charles Péguy, *l'argent suite*.

Nous le savions. Aussi préférons-nous au vieux savant ce jeune commandatore fringant dont la jolie « Fiat » nous promenait de merveille en merveille sans jamais s'aventurer au milieu des ruines. Il ne tenait son volant que d'une main, de l'autre il nous indiquait ce que nous devions admirer : le stupendo foro Mussolini, la suggestiva via dell'Impero, le colossale Augusteo maintenant dégagé de sa gangue médiévale, la modernissima cité universitaire et la meravigliosa Città giardino où les maisons modernes rient de toutes leurs vitres derrière les mimosas. Il nous conduisait quelquefois beaucoup plus loin, jusqu'aux Abruzzes ou jusqu'à la mer, à travers cette campagne romaine transformée, fertile, où s'entend le bruit des tracteurs, pendant qu'une nuée d'avions militaires dessine son ombre mouvante aux flancs des coteaux.

C'était beau, tout cela ; pourtant nous sentions bien que si Rome n'était rien de plus, elle ne pouvait captiver notre cœur, et nous oublierions facilement, au milieu de nos montagnes, toute cette grandeur humaine.

Pour l'archéologue tout était beau parce que c'était vieux, et pour le fasciste, parce que c'était moderne... Nous savions bien, nous, que la beauté n'a pas besoin d'excuse, et qu'elle se comprend elle-même. Elle nous ravit sans ce revêtement d'antiquité ou de modernité que cherchent les historiens et les hommes d'action ; la campagne romaine, pour nous, semblait aussi grande et aussi belle dans sa désolée solitude que sous la houle vivante des blés et le ronflement des moteurs. Il nous suffisait ce resplendissement de clarté par quoi toute chose réjouit notre intelligence. N'est-ce pas que nous visitons Rome comme Chateaubriand, Goethe, Renan, pour y contenter nos yeux et notre cœur ? Oui, et certainement mieux encore, sinon Rome ne constituait qu'une étape dans ce pèlerinage de la beauté, ou notre cœur si souvent doit mourir de désir.

Revois-tu ce beau soir de décembre, où nous montions au Janicule avec ce grand jeune homme élégant et maladroït, fra Giuseppe, que nous appelions le poète ?

Le thermomètre marquait zéro ; la tramontane pénétrait, mais elle avait dispersé les nuages et découvert un ciel étrangement bleu. En attendant le coucher du soleil, nous nous réfugiâmes dans la petite église de Sant'Onofrio ; un frate rayonnant nous expliquait les fresques de Pinturicchio et de Baldassare Peruzzi, nous parlait du Tasse, qui vint finir ses jours dans cette solitude. Puis à l'heure du tramonto, quand le vent se fut apaisé, suivant la route en lacets nous avons gagné le sommet de la butte, où des Allemands en pèlerinage chantaient ; le soleil d'or coulait derrière les jardins verts de la villa Pamphili ; loin devant nous les monts de la Sabine déployaient leur grand arc de neige embrasée ; plus près s'endormait la ville, dont les clochers, les palais, les coupoles plongeaient encore dans les rayons d'ocre rouge ; mille glaces nous renvoyaient cette lumière, tandis que les quartiers inférieurs, le long du Tibre, vers la plaine d'Ostie, se noyaient peu à peu dans l'ombre molle et bleue. Nous restions sans paroles, saisis d'admiration.

Tout à coup les cloches commencèrent à chanter en cadence, envahissant peu à peu la rumeur des rues ; elles se répondaient d'une basilique à l'autre, et leurs voix entremêlées célébraient une louange surhumaine. Giuseppe tressaillit : « Ma, che festa è, oggi ? » Rien. C'était tout simplement l'heure de l'Ave Maria. Mais à Rome, pour nous, c'est toujours fête.

J'ai vu des larmes dans tes yeux : nous avons compris à ce moment l'amour de Rome ! Et qu'il est profond, nous saisissant jusqu'aux entrailles !

Oh ! nous ne sommes pas des abstrauteurs de quintessence ; que les cœurs des hommes s'attachent à des documents et à des pierres, cela ne nous scandalise nullement ;

les choses ont une âme quelquefois plus vivante que certaines personnes : c'est tout un passé merveilleux, toute une richesse de vie humaine qu'elles nous racontent. Malheureux pourtant ceux qui pleurent d'émotion sur les pierres seules. L'archéologie sans âme est un cadavre ; l'esthétique elle-même n'est pas encore la vie et ne peut pas nous donner la vie. Il faut « dépasser le sensible, s'abandonner aux pensées de foi, trouver la perle précieuse, et pour cela renoncer à de riches trésors...¹ » Rome, pour nous, c'est plus que l'Archéologie, plus que l'Histoire, plus que l'Art : c'est le cadre que Dieu s'est préparé pour réaliser son plus beau dessein parmi les hommes : « Dieu choisit certains endroits plus beaux que d'autres pour y faire de grandes choses...² » Sans ces grandes choses, Rome serait douloureuse comme le signe d'une privation. Rome, mais c'est notre centre, le lieu où nous nous retrouvons nous-mêmes ; c'est le point où touche le sol l'échelle célèbre de Jacob ; c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du Ciel. Nous avons ici une Personne auguste que nous pouvons voir et entendre, que nous appelons notre Père, et qui nous appelle ses enfants ;

nous avons invisiblement Quelqu'un qui est là plus vivant que nous-mêmes, qui multiplie sa présence dans plusieurs milliers de tabernacles ;

nous avons notre Mère Marie couronnée dans plus de vingt églises, honorée dans des images qui décorent les rues, sous les noms les plus doux qu'on donne à une Mère ;

nous avons nos frères les saints et nos sœurs les saintes : Pierre, Paul, Agnès, Cécile, dont les lèvres exhalèrent en mourant la plus pure, la plus joyeuse, la plus sublime louange qui sortit jamais de la bouche des hommes.

¹ Noël Maurice-Denis et Robert Boulet, *Romé ou le pèlerin moderne à Rome*. Guide nouveau, indispensable à tout pèlerin qui désire comprendre la beauté de la Rome chrétienne.

² H. Ghéon, *Saint Maurice ou l'obéissance*.

Rome, notre patrie ? c'est peu dire : Rome, notre famille, notre cœur, notre âme ! N'est-ce pas ici le lieu de rencontre de Dieu avec les hommes, ce « tabernaculum Dei cum hominibus » ou Dieu habite visiblement avec nous, où il est vraiment le Pasteur, et nous le petit troupeau de ses brebis ? N'est-ce point l'image ravissante de cette Ville Céleste où Dieu essuiera toute larme de nos yeux, où il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur ? Alors si ce lieu est terrible — *terribilis locus iste* ! — ce n'est pas, certes, pour les enfants de Dieu, mais pour les impies qui frémissent de haine et de rage impuissante devant le Saint-Père. Quant à nous, il nous est impossible de retenir autre chose que le verset du Psalmiste qui suit immédiatement l'Introït *Terribilis* : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini !* » O Seigneur, Dieu des armées célestes, que vos tabernacles sont aimés ! Dans ce lieu visible de la terre où Votre corps mystique s'épanouit dans Votre Personne adorable, notre âme soupire et languit d'amour jusqu'à ce que, disparues toutes les choses anciennes, nous apparaissent dans Votre vision ces nouveaux Cieux et cette nouvelle Terre dont Rome est l'authentique visage.

St-Maurice, le 12 février 1937, XV^e anniversaire du couronnement de notre Pape.

Marcel MICHELET